

LES OPERATIONS-SUICIDES : RETOUR SUR UNE TACTIQUE DE GUERRE ASYMETRIQUE

Par Carole ANDRE-DESSORNES

Les années 80 riment avec l'apparition de nouvelles formes de lutte, à savoir des « opérations-suicides » connues également sous le nom d'« opérations-martyres ».

Ces opérations, introduites au Liban et qui vont se diffuser à travers le pays entre 1982 et 1985, étaient alors réservées aux hommes ; à partir du 9 avril 1985 (date de la première opération menée par une femme), cette nouvelle stratégie de guerre asymétrique va s'ouvrir aux femmes.

Le martyr ne sera plus l'exclusivité du Hezbollah ; en effet, le succès des « opérations suicides (ou) martyres » conduites par les hommes du Hezbollah va très rapidement séduire les partis séculiers qui, rappelons-le, étaient les premiers à avoir organisé une résistance face à l'occupant. Cette technique employée présentait l'avantage d'infliger des pertes à l'ennemi tout en fragilisant psychologiquement les soldats. Le Hezbollah, en introduisant cette pratique des « opérations suicides (ou) martyres », va en quelque sorte redynamiser la lutte nationaliste en lui donnant une coloration sacrificielle. Il a favorisé un climat psychologique qui a su insuffler une volonté de combattre et de se sacrifier.

C'est dans le contexte d'un Liban séculier, à travers le PSNS, le PCL et le parti Baas syrien, que la femme va faire son entrée dans un domaine qui lui était jusqu'alors interdit.

Il faut préciser qu'au Liban, les cibles de ces opérations sont principalement les militaires de l'armée d'occupation israélienne ainsi que sa milice supplétive, l'Armée du Liban Sud (ALS).

Aux origines d'une nouvelle forme de lutte asymétrique

Une telle violence ne peut émerger que dans un contexte bien particulier ; des conditions de vie normales n'entraîneront pas nécessairement ce désir de violence, mais une fois que celui-ci émerge, il prépare plus facilement l'individu au combat, qu'il s'agisse d'un homme ou d'une femme !

Les auteur(e)s ou organisations qui utilisent ces « opérations suicides (ou) martyres » invoquent la lutte nationale ou se réclament de Dieu, voire les deux à la fois.

La présence de forces d'occupation étrangères, ou vues comme telles, pourrait être un facteur déterminant. Dans ce contexte, envisager sa propre mort va, petit à petit, être légitimé.

Dans l'islam, le martyr et la martyre sont des témoins de leur foi. Le martyr est par définition défensif et rejette l'action violente contre autrui ; il est question de ce que l'on pourrait appeler une acceptation du sacrifice de sa propre existence au nom d'une cause juste. C'est avec la révolution islamique iranienne et la guerre qui oppose l'Iran et l'Irak de 1980 à 1988 que le martyr devient accessible au plus grand nombre alors qu'auparavant, et en particulier dans le chiisme, il n'était que le fait de personnalités hors du commun telles que Hussein, fils d'Ali et de Fatima, petit-fils du Prophète, mort en 680 au cours de la bataille de Kerbala.

À partir de cette 1^{ère} guerre du Golfe, le martyr permet à chacun d'y accéder, il n'y a pas d'élitisme étant donné qu'il peut concerner les individus de toutes classes confondues. Le Hezbollah libanais va favoriser la diffusion de ce type de martyr durant l'occupation israélienne dès 1982, et ne va pas manquer d'inspirer, par la suite, d'autres mouvements séculiers ou non, comme le Hamas dans le choix des « opérations suicides (ou) martyres » en Israël dès 1994.

Le martyr, dorénavant, est considéré par certains comme la solution pour retrouver une dignité perdue et, pour d'autres, il marque la fin d'une vie banale, sans intérêt, en garantissant l'accès au statut de héros.

Ainsi, parallèlement à ceux qui adhèrent au martyr dans une logique de lutte contre l'ennemi, émerge une autre catégorie de martyr(e)s qui choisissent cette voie parce que plus rien ne les rattache à ce monde. Ces personnes se soucient plus de l'après-mort !

Ce type de martyr relève du martyr offensif qui mêle sacrifice de Soi et anéantissement de l'autre, de l'ennemi, dans la lutte contre celui-ci.

Il faut rappeler que le terme « martyr(e) » désigne à la fois la victime innocente non combattante et morte sous le feu ennemi, le héros et l'héroïne qui au nom d'une cause risquent leur vie au combat tout comme celui ou celle qui se sacrifie de manière tout à fait délibérée.

On assiste ainsi à un va-et-vient constant entre l'univers séculier et le domaine du religieux, l'un et l'autre se nourrissant mutuellement. Les mouvements laïques tels que le PSNS et le PC libanais utilisent ce terme de « martyr » qui confère une dimension sacrée à l'action armée et garantit une adhésion plus massive d'un public qui peut se montrer réticent et ne partage pas nécessairement l'idéologie des groupes à l'origine de ces missions. Le même vocabulaire est utilisé, que ce soit au nom de Dieu ou au nom de la Patrie.

Avec les « opérations suicides (ou) martyres », la figure du ou de la « martyr(e)-victime » fait place à une figure victorieuse, celle du « martyr-héros » (ou de l'héroïne), qui prend son destin en main et n'entend plus le subir et encore moins se le laisser imposer par d'autres. Le Hamas va même introduire le terme d'*istichâdine*ⁱ qui signifie « faire le choix du martyr » ; cela souligne bien la volonté de faire don de soi. L'*istichâd* est celui qui choisit de devenir ce martyr, et donc d'incarner l'héroïsme.

Avec ce concept de martyr, apparaît très vite celui du djihad.

Concernant le djihad, il s'agit avant tout d'un effort spirituel sur soi et ainsi de se défendre contre la tentation, contre Satan ; il est donc ici question du « grand djihad ».

Puis vient le « petit djihad » qui consiste à se défendre contre les « injustes », contre ceux qui persécutent ; cela revient alors combattre l'injustice et l'oppression.

Dans ce cas précis, le djihad est légitime à partir du moment où il est reconnu et établi par une autorité religieuse pour dissuader toute agression. Il doit être reconnu en tant que tel et celui-ci doit être limité aux combattants et envisagé comme un moyen de vivre en paix par la suite, mais en aucun cas comme un conflit perpétuel, comme Al-Qaïda l'envisage, par exempleⁱⁱ.

Les islamistes radicaux ont fait du djihad le sixième pilier de l'islamⁱⁱⁱ, l'obligation occultée. Cette obligation occultée ou « *Al-Farida al-Ghaiba* » a été rédigée par Mohammad Abd al-Salam Farag^{iv}.

L'attraction, voire la fascination que le martyr exerce sur ces islamistes radicaux conduit ces derniers vers une logique mortifère. Du djihad traditionnel, qui est collectif, on passe très vite au djihad comme obligation individuelle et incontournable.

Certains hauts responsables, au nombre desquels on compte Al-Zawahiri, Cheikh Yassine... justifient la violence contre les civils en mettant en avant le fait que la lutte est asymétrique et de ce fait nécessite de nouvelles règles, des stratégies pour vaincre les ennemis supposés de l'islam ; c'est dans ce nouveau cadre que les « opérations suicides (ou) martyres » sont autorisées aussi bien pour les hommes que pour les femmes. Dans ce djihadisme radical la mort est centrale...

L'« opération suicide (ou) martyr » lève toute ambiguïté quant à la notion de risque qui se trouve d'emblée effacée ; à partir du moment où la mort est envisagée dès le départ, ce risque disparaît.

Dans les Territoires palestiniens, la politique et le religieux vont avoir tendance à se confondre ; un glissement de l'un vers l'autre va s'opérer. La mort revêt alors un caractère politique et avec le Hamas ainsi que le Djihad islamique, le religieux va se greffer au politique. Les conduites mortifères et sacrificielles vont finir par trouver un écho favorable auprès de certains qui se sentent lésés et se perçoivent comme victimes d'injustices.

Il faut souligner que d'autres groupes séculiers de gauche vont être séduits par cette stratégie des opérations-suicides, comme les Tigres Tamouls au Sri Lanka au cours de la guerre civile, laquelle prit fin officiellement en 2009, mais également le PKK^v en Turquie qui a eu recours à cette stratégie.

Il est clair que les notions de territoire et d'Etat entrent en ligne de compte. La souveraineté conserve toute son importance, y compris pour une population qui ne relève pas d'un État reconnu en tant que tel. La persistance des nouveaux conflits qui parcourent la planète atteste de cela.

La frontière matérialise la souveraineté et la violation de celle-ci est vécue comme une atteinte à la personne.

Qui dit violation de frontière dit, dans la plupart des cas, occupation territoriale. Il faut ajouter que généralement cette intrusion étrangère ne manque pas de déclencher des réactions telles que la guerre asymétrique et toute autre forme de résistance.

Un certain nombre des « opérations suicides (ou) martyres » menées par des femmes et des hommes ont lieu dans des contextes bien spécifiques : une présence étrangère et donc un contexte de guerre asymétrique. Sont à écarter de ce type de contexte d'occupation les attaques-suicides menées par des

groupuscules djihadistes à caractère transnational, bien éloignées d'une quelconque libération territoriale. Ces groupuscules radicaux djihadistes profitant alors d'un vide sécuritaire pour s'engouffrer dans la brèche qui s'est offerte à eux.

Du fait même que le conflit asymétrique repose sur une absence totale d'équilibre entre les différents acteurs concernés à un moment donné et sur un terrain précis, la partie la plus faible tente, dans la mesure du possible, d'éviter toute confrontation directe avec un adversaire qui lui est nettement supérieur sur le plan militaire ; elle met donc tout en œuvre pour déplacer l'affrontement sur les faiblesses de cet adversaire.

Le faible va peser sur le fort par des stratégies hors normes, inhabituelles, de façon à maintenir une pression psychologique sur cet adversaire qui, lui, bénéficie d'une logistique, d'un matériel plus performant, du moins au départ.

C'est dans ce cadre que se situent les « opérations suicides (ou) martyres ». Par ce type d'attaques, « *le faible a trouvé la parade au fort*^{vi} ».

Avec la guerre asymétrique, nous avons affaire à un conflit qui n'est plus limité et qui brise les normes. Ce type d'affrontement consiste à affaiblir l'adversaire en rompant ses liens d'alliance, en semant le doute et la discorde dans ses rangs.

La tactique du martyr met l'accent sur cette vulnérabilité qui est accentuée par le fait que le soldat est convaincu de la force de son armée, laquelle force n'est, au final, plus qu'une illusion.

À cela s'ajoute le fait que le soldat finit par être déconcerté et par se sentir isolé. La menace devient alors omniprésente pour l'adversaire.

L'asymétrie : une action terroriste ou de Résistance ? Où est la frontière ?

Cette technique des « opérations suicides (ou) martyres » est, la plupart du temps, présentée comme le dernier recours face à un ennemi suréquipé et surentraîné.

Le conflit asymétrique s'exprime par un harcèlement constant et quasi omniprésent contre l'ennemi.

Aucune autre tactique ne produit autant d'effroi chez l'ennemi et n'ébranle autant l'esprit de ce dernier qui, dès lors, ne peut plus penser à autre chose.

Raymond Aron proposera, dans son livre publié en 1962 *Paix et guerre entre les nations*, la définition suivante (qui figure à la page 162) : « *Une action violente est dénommée terroriste lorsque ses effets psychologiques sont hors de proportion avec ses résultats purement physiques* ».

Il est clair que la valeur militaire des « opérations suicides (ou) martyres » est loin de faire l'unanimité et, bien évidemment, elle n'est pas reconnue en tant que telle par ceux qui sont visés et qui parleront plutôt d'actes terroristes.

Les conflits locaux sont uniques, la contextualisation ici est essentielle.

Une situation conflictuelle et les pressions que cela génère peuvent bouleverser en profondeur une société et, de ce fait, engendrer des comportements pour le moins inhabituels, voire hors normes chez l'individu en général et la femme en particulier. Plus un conflit dure, plus il y a de chances que les femmes y prennent part.

Plus un conflit s'éternise, plus il engendre rancœur, haine... tout ce qui peut à terme favoriser de telles opérations. Ces martyres oscillent entre affirmation de Soi et renoncement ; le mécanisme est le même pour les hommes.

Au Liban, les protagonistes meurent pour une cause sacrée, celle de la libération du territoire. Pour ce qui est de la Palestine, il est question de changer les paramètres d'une lutte qui s'est révélée incapable d'aboutir. Ce n'est qu'après la guerre des Six-Jours, en 1967, que les groupes armés palestiniens ont véritablement commencé à mener une guérilla contre Israël. Par la suite s'attaquer à des civils israéliens devient une solution envisageable. Les détournements d'avions ont fait place aux attaques armées contre l'armée, puis aux « missions suicides (ou) martyres ».

Pour ce qui est de l'Irak, c'est l'islamisme radical mortifère qui finit par dominer ; celui-ci peut être perçu par les plus vulnérables comme la solution à leurs maux. On assiste à une sorte de fuite en avant. Le cas de Boko Haram qui a recouru à ce type d'attaque, notamment au Nigéria, s'approche assez de cette dernière forme d'agression...

La religion n'est pas le seul facteur clef et généralisable dans ce type d'engagement. C'est le politique qui domine. La religion peut motiver et générer à la fois un soutien et une plus grande participation des hommes comme des femmes en mettant l'accent sur la rédemption et le martyre... Mais la religion n'explique pas tout, bien au contraire, elle doit être conjuguée à bien d'autres facteurs ; elle permet cependant une plus grande mobilisation par le fait qu'elle a une plus grande capacité à légitimer une telle violence. Pour un bon nombre de personnes la religion est moins facile à remettre en question puisqu'elle s'impose de fait :

Avec les « opérations suicides (ou) martyres », nous avons affaire à un type de conflit qui brise les normes. Que celles-ci soient menées par des partis séculiers ou des mouvements islamistes radicaux djihadistes, ces opérations seraient conçues en termes de sacrifice pour la communauté où le destin de l'individu serait inéluctablement lié à celui du groupe.

L'acceptation de la mort consentie et recherchée est la première étape ; à cela s'ajoute la volonté d'encourager d'autres « vocations » de ce type, en montrant la voie.

Il faut ajouter qu'une « attaque suicide (ou) martyre » offre des garanties de toucher plus de personnes et de faire plus de victimes sans que cela nécessite de gros investissements sur le plan humain et en termes de coûts financiers. Les martyrs sont présentés avant tout comme des individus qui, par leur bravoure, leur dévouement à la cause nationale, ont redonné de la fierté. En même temps, ces « attaques suicides (ou) martyres » présentent l'avantage d'être des « *opérations low-cost* »^{vii}.

Le corps va devenir l'emblème de la lutte ; les « missions suicides (ou) martyres » sont alors l'accomplissement d'un idéal d'engagement. Nous assistons à une sorte de consécration.

La guerre asymétrique n'est pas une nouveauté, mais ce qui en est une, c'est le sacrifice consenti et rendu inévitable pour parvenir à atteindre un objectif. Ce sacrifice de Soi va se faire au nom d'un idéal, d'une cause noble, à savoir délivrer un territoire soumis.

Mais ce facteur n'est pas le seul à entrer en ligne de compte. Le militantisme, l'environnement, l'humiliation et le ressentiment ainsi que l'illusion groupale sont des éléments qu'on ne peut pas écarter de ce phénomène.

L'« opération suicide (ou) martyre » n'est plus seulement une action violente jouissant d'une haute valeur ajoutée symbolique, mais elle est aussi devenue au fil du temps une technique transposable à différentes zones de combats.

Les mouvements séculiers tout comme les groupes djihadistes sunnites ont adopté ce modèle de lutte et su l'adapter à leurs idéologies et « combats ».

Le religieux va se greffer sur la lutte nationale en Palestine, et susciter bon nombre de vocations. Avec l'Irak, nous passons d'une logique de résistance à celle d'une destruction totale !

L'exemple des « opérations suicides (ou) martyres » en Palestine ?

Les Palestiniens ont éprouvé et éprouvent encore le sentiment d'être reclus dans un espace assiégé par une puissance étrangère qui les a humiliés et continue de le faire en toute impunité. Ce sentiment, au fil du temps, n'a fait que gagner en puissance.

Tout cela contribue à nourrir un ressentiment évident, aux yeux de certains, ne pouvant trouver une réponse satisfaisante qu'à travers la violence. Le groupe réclame vengeance et c'est la loi du talion qui s'exprime en exigeant le paiement d'une dette de sang par le sang !

Les origines de ces « missions suicides (ou) martyres » sont à rechercher dans la faillite du politique qui n'a apporté aucune réponse concrète à la situation des Palestiniens.

Les accords d'Oslo, dont la déclaration de principe fut signée à Washington le 13 septembre 1993, sont un échec. En effet, bien qu'à travers ces accords Yasser Arafat reconnaisse le droit d'Israël à vivre dans la sécurité et annonce son souhait de mettre fin à la Première Intifada et Yitzhak Rabin reconnaisse quant à lui l'OLP comme autorité officielle représentant les Palestiniens et se dit prêt à négocier la paix avec elle, le processus de paix est au point mort.

Face à cette défaite, l'idéologie djihadiste sunnite va prendre son essor. Cette idéologie djihadiste a pour matrice un islamisme plus radical qui régit les rapports sociaux entre les individus, de même que les pratiques individuelles et collectives et la place de chacun dans la société.

Ceux qui adhèrent à une vision plus radicale de l'islam et de l'islamisme ont avant tout le désir de se réaliser. L'« opération suicide (ou) martyr » va devenir un outil de cette réalisation de soi.

Le djihadiste dépasse la mort en devenant martyr ; il est voué à la félicité éternelle selon ses dires. Le suicide étant condamné, il portera un soin particulier non pas à parler d'« opération-suicide », mais à mettre en avant l'expression d'« opération-martyr ».

L'« opération suicide (ou) martyr » permet la jonction de deux objectifs apparemment inconciliables : s'engager dans la lutte au profit de la société palestinienne et trouver une façon d'échapper à une existence sans espoir. Pour certains, c'est devenu le moyen par lequel on va reconquérir sa dignité perdue et sortir de cet état de victimisation et de léthargie.

La Seconde Intifada ne va pas manquer de modifier la donne. Le Fatah domine au départ ce soulèvement, mais très vite ce dernier va devoir faire face à une montée de la concurrence venant du Hamas et du Djihad islamique. Le rattachement de la libération nationale à la cause religieuse a non seulement créé une confusion, mais a également contribué à « défigurer » l'image de l'islam.

Ces opérations, peu à peu, bénéficient d'un soutien de la part de certains religieux. La mouvance séculière, qui se sent alors menacée, va finir par opter pour la même voie.

Avec le Hamas et le Djihad islamique, à la libération territoriale s'ajouterait la promesse d'une récompense spirituelle, la promesse d'accéder au Paradis.

Le contexte nourrit l'incertitude tout autant qu'il favorise le ressentiment. « *La multiplication des blocus israéliens, les innombrables obstacles à la circulation des marchandises...* »^{viii} et la chute du niveau de vie sont autant d'obstacles à une vision sereine d'une société qui n'est pas en mesure d'assurer des débouchés aux jeunes, ni même un futur sûr.

Violence physique et violence symbolique se juxtaposent et nourrissent le ressentiment face à l'humiliation quasi quotidienne. La contrepartie à cette double violence réside, pour certain(e)s, dans la volonté d'infliger la mort à l'« Autre » en passant par sa propre mise à mort.

Entre 2000 et 2005, plus de la moitié des attaques ont été des « attaques suicides (ou) martyres »^{ix}. Ces opérations font l'objet d'une organisation ; il s'agit rarement d'initiatives individuelles et isolées. L'« opération suicide (ou) martyr » marque une nouvelle étape dans la lutte contre Israël ; une lutte plus sophistiquée, non pas dans le sens technologique, mais dans le fait d'en appeler à des bombes intelligentes qui actionnent le dispositif au moment le plus opportun, au milieu d'une foule, garantissant des dégâts plus conséquents. Il arrive que ces bombes soient activées à distance.

L'utilisation des femmes va créer un choc qui dépasse de loin celui causé par les « missions suicides (ou) martyres » conduites par des hommes.

C'est en 2002 que les femmes-martyres font leur apparition sur la scène palestinienne. Le fait que ces attaques « au féminin », menées au départ dans le cadre d'un groupe armé du Fatah (parti séculier), aient eu un impact psychologique sur l'ennemi, va encourager les organisations islamistes djihadistes à emboîter le pas.

Wafa Idriss, la première martyre palestinienne, incarne cette nouvelle voie dans la lutte contre « l'occupant ». Le 27 janvier 2002^x, à l'âge de 26 ans, Wafa, membre du Fatah, actionna son détonateur dans le centre de Jérusalem tuant un homme de 81 ans et blessant plusieurs dizaines de personnes, toutes des civiles.

Le fait que les premières « opérations suicides (ou) martyres » honorées par des femmes aient été revendiquées par les brigades des martyrs d'Al-Aqsa confère au Fatah une relative avance sur les mouvements islamistes ; par ce biais, ce dernier entend bien regagner une certaine popularité au sein de la population palestinienne.

Le Hamas et le Djihad islamique vont comprendre les enjeux, non seulement par rapport à l'ennemi qui ne s'attendait pas à ce que des femmes prennent part à la lutte de cette façon, mais également par rapport au risque de se faire « voler la vedette » par le Fatah qui voyait dans ces opérations le moyen de revenir sous le feu des projecteurs.

La participation de ces femmes a encouragé non seulement d'autres femmes à se joindre au mouvement, mais a pu aussi redonner de l'élan aux hommes qui doivent regagner la fierté perdue ; ils ne peuvent pas laisser les femmes prendre le dessus dans ce domaine.

Avec l'Irak, le nombre d'« opérations suicides (ou) martyres » a connu une ampleur sans précédent.

Al-Qaïda n'est lié, ni de près ni de loin, à des revendications nationalistes, comme ce fut le cas au Liban ou comme ça l'est encore pour la Palestine.

Tous les groupuscules utilisant cette notion de sacrifice suivent des considérations politiques, le religieux n'étant qu'une façade ! Al-Qaïda et les mouvances qui lui sont proches ne dérogent pas à la règle.

Avec l'Irak, la violence va monter d'un cran et les hommes ainsi que les femmes obéiront à une logique, qui, dans de nombreux cas, va totalement les dépasser. La lutte est plus globale et va bien au-delà des simples objectifs de libération territoriale.

Le concept de terreur est une « pierre angulaire » de l'idéologie djihadiste défendue par les groupuscules radicaux, et Al-Qaïda en premier. Tous ces groupuscules djihadistes s'appuient sur des images choquantes, des symboles percutants, comme c'est le cas en s'attaquant à la communauté chiite le jour du marché ou de la prière du vendredi...

Il ne faut pas oublier que la guerre menée par les États-Unis contre le terrorisme est vécue par certains comme une guerre totale contre l'islam, et cette intervention en Irak a réveillé les rivalités entre sunnites et chiites.

La chute du régime irakien ouvrit ainsi la voie à un certain nombre de volontaires prêts à mener une lutte acharnée sous la forme d'attaques ciblées sans pour autant proposer un quelconque projet de reconstruction nationale.

La liquidation de l'appareil d'État a sans nul doute favorisé ce processus en créant un vide sécuritaire tout en accentuant les clivages communautaires, ces derniers se trouvant facilités par le fait qu'il n'existe aucun projet associant les sunnites et les chiites.

Al-Qaïda est parvenu à maintenir la violence en Irak à son plus haut degré. Même si aujourd'hui cette mouvance doit faire face à un redoutable concurrent à travers l'organisation de l'Etat islamique.

Les groupes djihadistes transnationaux sont tous en quête de zones conflictuelles leur donnant l'opportunité d'y mener des attaques. Al-Qaïda comme toutes les organisations djihadistes profitent systématiquement de ce vide sécuritaire, des failles, pour s'engouffrer dans ces zones, et l'Irak répond parfaitement à ces critères.

Les « attaques suicides (ou) martyres » sont une pratique qui va connaître très rapidement un certain succès. Différents groupuscules vont reprendre cette tactique à leur compte, que ce soit en Afghanistan, au Pakistan, en Libye et plus récemment au Nigéria avec Boko Haram...

Avec ces groupuscules djihadistes nous approchons de ce qu'on pourrait assimiler à une forme de « fanatisme barbare » qui se placerait dans une logique de destruction totale sans aucun programme constructif pour les zones concernées, et les femmes sont un instrument à part entière de cette logique destructrice.

Le champ de bataille ici n'a rien de conventionnel. L'objectif est très clairement de multiplier les zones grises, à l'instar de ce qui se passe avec la branche Aqmi en Afrique du Nord et dans le Sahel ou Aqpa dans la péninsule arabique.

Conclusion

Bien que l'islam soit aujourd'hui associé dans l'esprit du public aux « opérations suicides (ou) martyres » menées aussi bien par les hommes que par les femmes, cela n'en fait pas la source. Ce type d'opération reste avant tout une stratégie de lutte asymétrique.

Quelles soient djihadistes et séculières, les idéologies radicales ont bien plus de points communs qu'il n'y paraît au départ. Les deux proposent une vision universaliste qui a pour but de remettre en cause le statu quo politique par le biais de la lutte armée.

« *La religion, le patriotisme et la volonté de se sacrifier peuvent facilement se fondre ensemble quand le défi à relever est de résister à un occupant étranger d'une foi différente* »^{xi}. Ainsi donc chaque fois que l'intensité du conflit israélo-palestinien monte d'un cran et que les États-Unis optent pour une politique d'ingérence dans la région, l'anti-impérialisme suit une courbe ascendante qui va pleinement s'exprimer à travers ces « attaques suicides (ou) martyres ».

Même si recourir au martyr compense une vie terrestre indigne en promettant le bonheur éternel, le djihadisme radical, que ce soit en Palestine ou en Irak, n'a jusqu'à maintenant débouché sur rien. Il en est de même pour les « opérations suicides (ou) martyres » conduites par les femmes.

Le même cas de figure se retrouve dans le cas des opérations de ce type menées par des candidats(es) Tchétchènes contre les autorités russes, au nombre desquels figurent les "veuves noires".

Il apparaît clairement que le groupe, qu'il soit politique ou religieux, peut inspirer ce passage à l'acte. Pour qu'il y ait « opération suicide (ou) martyr » il faut que l'altruisme soit particulièrement intense ou le désespoir profond ; la crise, la violence, l'humiliation, une terre occupée peuvent accélérer le processus.

L'illusion groupale favorise le désir destructeur vers l'extérieur, vers celui qui n'appartient pas au groupe ; cela fait partie des éléments moteurs des « opérations suicides (ou) martyres » dans un contexte de guerre asymétrique. Cet « Autre » qui apparaît sous les traits de l'ennemi permet d'exprimer la violence contenue en chacun.

Les martyr(e)s, laïques ou religieux, élaborent un discours qui relève du sacré. C'est la lutte contre l'ennemi qui prime ainsi que l'identification à une cause juste pour le bien de la communauté bafouée. Cet acte est une forme d'affirmation de soi au sein du groupe et de la société, il renvoie à son ennemi, qu'il présente comme l'agresseur, l'image de sa propre mort.

Les candidat(e)s au martyr n'éprouvent plus de peur à l'idée de mourir, ce qui n'est pas le cas de l'ennemi qui, lui, vit dans la crainte perpétuelle d'être frappé par la mort violente et non souhaitée, et ce à n'importe quel moment.

Le et la volontaire de la mort sont convaincus ou font tout pour se persuader du bien-fondé et de la légitimité de leur acte. Cela exclut d'emblée celles et ceux qui se trouvent pris en tenaille et utilisés à leurs dépens, comme ce fut le cas en Irak, ou dernièrement le cas de femmes ou fillettes utilisées par Boko Haram...

Il est évident que la religion seule ne peut conduire à de tels actes ; mais le cocktail composé de problèmes sociaux, économiques et politiques, d'horizon bouché et enfin de l'utilisation de la religion à des fins politiques, peut s'avérer des plus redoutables et conduire ainsi à cet acte ultime ; l'illusion groupale étant un facilitateur ! « *Le sacrifice polarise les tendances agressives sur des victimes réelles ou idéales* »^{xii}.

Carole ANDRE-DESSORNES
Docteure en Sociologie
Consultante en Géopolitique

^{i i} BARZIN Nader, « Les nouveaux martyrs : l'agonie de l'identité », in *Topique* 2010/4, L'esprit du temps, n°113, p. 180.

ⁱⁱ FARHANA Ali, « Rocking the Cradle to Rocking the World: the Role of Muslim Fighters », in *Journal of International women's Studies*, Vol.8#, 1st November 2006, p. 28.

ⁱⁱⁱ ROY Olivier, *Généalogie de l'islamisme*, Paris : Hachette Littérature-Pluriel, 2011, p. 118.

^{iv} (1954-1982) qui fut exécuté pour avoir joué un rôle dans l'assassinat du président égyptien, Anouar al-Sadate. Il accusa les musulmans d'avoir négligé le djihad qu'il proclama 6^e pilier de l'islam et qui devint donc une obligation individuelle et plus seulement collective

^v Le Parti des travailleurs du Kurdistan (*PKK*, en kurde: *Partiya Karkerên Kurdistan*), formé en 1978 par Abdullah Öcalan (actuellement en prison), est une organisation armée se présentant comme un mouvement de guérilla.

^{vi} HERMANT Daniel, « Violence politique et kamikazat, mort volontaire combattante : sacrifices et stratégies », in *Cultures & Conflits*, Revue n°63, Automne 2006, p. 16.

^{vii} SPRINZAK Ehud, « Rational Fanatics », in *Foreign Policy*, n°120, September-October 2000, p. 66.

^{viii} LARZILLIÈRE Pénélope, *Être jeune en Palestine*, Paris : Éditions Balland, Voix et Regards, 2004, p. 22.

^{ix} « Countering Suicide Terrorism », Conférence by Institute for Counter Terrorism, Herzliya - Israël, préface.

^x ZEDALIS Debra D, « Female Suicide Bombers », in *Strategic Studies Institute Home*, June 2004, p. 3.

^{xi xi} REUTER Christoph, *My Life as a Weapon: A Modern History of Suicide Bombing*, Princeton University Press, 2004, p. 60.

^{xii} GIRARD René, *La violence et Le Sacré*, Paris, Hachette Littérature, 2008, p. 32.